

Leçons d'arabe

Suzanne Ruta

Vous voulez apprendre l'arabe ? Vous n'êtes pas la seule, tout le monde veut apprendre l'arabe, ces jours-ci, pour travailler dans la CIA.

- Eh bien, non, moi, c'est le contraire, je veux travailler CONTRE la CIA, répondis-je au libraire bougon qui vient de m'aviser, ce printemps 2003, que son stock est épuisé.

Je cherche quand même dans les rayons... parfois les livres ne sont pas à leur place, et voilà le dernier exemplaire – un gros volume, il pèse au moins deux kilos – de *Al-Kitaab fii Ta alum al-Arabiyya*. Le mot *Kitab* je le connais déjà, c'est de la même racine que *Kateb*, comme dans Kateb Yacine, que je lis et relis cette année, ou dans *mektoub*, c'est écrit, c'est le destin. L'arabe est une langue frugale et conséquente : avec très peu de moyens, elle arrive à dire beaucoup de choses.

C'était mon projet pour l'année 2003 : « Cette année tu apprendras l'arabe pour pouvoir lire des tas de livres desquels tu ignores actuellement jusqu'à l'existence et après, tu pourras parler en connaissance de cause de tout ce dont tant de monde chez nous depuis le onze septembre parle dans l'ignorance, la méfiance et la suffisance, comme si c'était pour eux un grand soulagement – c'est en effet pour eux un grand soulagement – dix ans après la chute de l'URSS, d'avoir enfin un nouvel ennemi bien défini

et en même temps assez vague pour durer très longtemps, puisqu'on nous avertit que comme la guerre froide qui a duré presque cinquante ans, il faut se préparer de nouveau à une guerre longue, presque interminable. Mes petits-fils risquent d'y passer, eux qui viennent tout juste de naître. J'apprendrai l'arabe pour protéger nos petits-fils de la folie de nos chefs... »

Avril 2003 : l'invasion de l'Iraq. Un journal du matin cite un cordonnier d'Amman. J'ai découpé l'article, je l'ai épinglé au mur devant ma table de travail, le pauvre cordonnier avoue que cela lui fait mal de savoir qu'on lance des bombes sur des gens qui portent les mêmes noms que ses parents et amis. Je vais apprendre l'arabe par solidarité avec les noms de ceux qui sont sous les bombardements.

Mais il paraît que je me suis trompé de livre. J'aurais dû acheter en premier *l'Alif Bab*, introduction à l'alphabet. Tout le monde a peur de cet alphabet à la fois gribouillis et œuvre d'art. Je vais l'aborder avec un bon prof. Une amie me donne le nom de la jeune Marocaine qui garde ses enfants l'après-midi : Nouria Abdelkader, nom qui donne confiance, parce qu'en attendant d'apprendre l'arabe je dévore tout ce qu'il y a en français sur l'histoire de l'Algérie à la biblio universitaire et je viens de gober le livre sur l'Emir de Bruno Etienne.

Nouria Abdelkader me donne rendez-vous dans un café où elle arrive, essoufflée, une heure en retard, en parlant d'une panne de métro, d'un téléphone portable qui ne marche pas, ou bien c'est le mien qui n'a pas marché. En plus elle est juste venue me saluer, elle doit partir tout de suite à un autre rendez-vous, elle regrette énormément, elle n'en finit pas de m'offrir ses regrets. Cela me donne une idée, puisqu'elle doit m'apprendre l'arabe, pourquoi ne pas commencer tout de suite :

- Comment dit-on en arabe, « je regrette » ?
- ANA ASIFAH

Je la remercie de tout cœur, cette première leçon-minute compte pour beaucoup, puisque ANA ASIFAH correspond exactement à ce que je ressens chaque matin en ouvrant le journal pour lire un compte rendu de la violence montante en Iraq. En fait, je pourrais traverser le monde entier en me frappant la poitrine du poing, en disant ANA ASIFAH. (En attendant que notre Président en fasse autant devant la cour internationale de la Haye).

De plus, pour la prochaine fois, Nouria a promis de m'apporter le livre qui lui a servi à l'école primaire de Casablanca quand elle était petite.

L'idée de devenir comme un enfant de nouveau devant cette nouvelle langue me plaît énormément, j'attends avec impatience notre prochaine rencontre. Le jour convenue elle me téléphone un peu avant l'heure du rendez-vous pour dire qu'elle est à la maison, qu'elle a commencé à faire le ménage, qu'elle en a encore pour quelques heures... « ne pourrait-on pas se voir le lendemain ? ». Hélas ma mère vieille et fragile m'attend pour le lendemain et en plus il y a ma grande déception de ne pas recevoir l'alif bab promis, cela me fera perdre encore une semaine.

- Ecoutez, je vous téléphone en revenant de chez ma mère, je vous promets ! ...On se reconnaît entre menteuses...

Un écrivain algérien me parle de ses années de *medersa*, à Alger vers 1975. Fils de parents berbérophones, il a appris l'arabe à la medersa, dès l'âge de quatre ans. J'ai envie de lui demander s'il se servait d'une planche en bois, et si à la fin de la leçon on lavait la planche et recollectait l'eau du lavage, pour le donner comme fortifiant aux malades et aux bébés, comme je l'ai lu dans un beau livre de Fanny Colonna, *les Versets de l'Invincibilité*.

« C'était juste pour ouvrir la mémoire », me dit-il. Je note, ravie, l'usage du verbe ouvrir, comme si la mémoire était une fleur prête à éclore ou un coquillage qui recèle une perle à l'intérieur.

Une femme sur le point d'accoucher. J'ai quand même appris quelques mots d'arabe par-ci, par-là, comme par exemple : *fatiha*, l'ouverture.

Autant ce mot d'ouverture m'intrigue, autant je ne vois pas la possibilité à mon âge, à New York, d'entrer à la medersa. Je trouve par contre sur le site web de l'Arabic Club of New York, un vétéran de notre armée de la paix, The Peace Corps, ayant travaillé au Maghreb, qui donne souvent des cours gratuits d'alphabétisation chez lui, le soir après les heures du travail. Hélas, il vit au 6^{ème} étage d'un immeuble sans ascenseur, et je viens de me déchirer un ligament au genou... Je finis par m'inscrire quand même à son cours, l'alphabet arabe en deux séances de trois heures chacune, mais... à la dernière minute il annule, faute d'élèves !

Entretiens j'ai commence à écrire un livre, un roman, où je mets tous les regrets que m'inspirent la guerre d'Iraq, Abu Ghraib, Guantanamo, les discours blessants de Rumsfeld, les magouilles de Cheney, les souffrances des milliers de jeunes combattants de tous les côtés, des millions de réfugiés. Ces regrets se mêlent – je ne m'y attendais pas – avec d'autres regrets qui me restaient, je viens de le découvrir, de mon premier séjour en France pendant « les événements en Algérie », comme on disait, quand j'y suis arrivée en septembre 1961. D'ailleurs depuis le début de la guerre en Iraq, il est souvent question de l'Algérie chez nous, puisque nos militaires étudient le film *La Bataille d'Alger* pour voir comment les français s'y sont pris, contre les terroristes. On dit que le livre de chevet des commandants américains est l'histoire de la guerre d'Algérie racontée par un journaliste anglais, Alexander Horne, *A Savage War of Peace*, réédité depuis peu, pour satisfaire à cette nouvelle demande. Voir mon pays se ranger du côté de la France coloniale, dans sa dernière guerre de reconquête (voir Raphaëlle Branche dans *La Torture et l'Armée*) même

spéculativement, même pour répudier, sur la page, les méthodes de l'époque, m'est insupportable. Mes regrets prennent racines et lancent des branches, j'écris en anglais mais avec à l'oreille des conversations écoutées en France il y a 40 ans, annotées maintenant, pour ainsi dire, par les historiens que je viens de lire à la bibli. J'ai l'impression de vivre ma vie à rebours. Je ne peux rien y changer, je veux au moins comprendre.

Ce roman, achevé en cinq ans, avec forces interruptions, est peu de chose, il ne changera rien au déroulement des guerres, il ne sauvegardera même pas mon honneur d'américaine parce que j'ai pris soin d'y mettre des personnages imparfaits, tous capables de bonté, tous coupables de trahison, qui risquent de ne plaire à personne.

Le livre plus ou moins terminé, je reviens à ma quête d'un bon prof d'arabe. C'est ainsi que je me souviens de Rachid. Rachid, c'est un jeune algérien vivant à New York, qui aurait voulu étudier la médecine mais comme chez nous ces études coutent horriblement cher, il travaille pour le moment comme infirmier ou aide-soignant chez un couple d'amis, dont le mari est un invalide.

Je téléphone à l'amie qui me donne une bien triste nouvelle : son mari est à l'hôpital, depuis bientôt deux semaines. Rachid en a profité pour retourner en Algérie se marier... s'il trouve une candidate acceptable.

Mon amie, inquiète, ne sait plus ou donner de la tête. Son pauvre mari ne peut pas avaler la nourriture infecte de l'hôpital.

Lui dire « ana asifah », cela ne servirait à rien.

- Il faut lui offrir une bonne soupe au poulet, à ton mari, lui dis-je pour essayer de la calmer.

- Ou est-ce que je trouverais une telle chose ?

- Je la prépare, je te l'apporte demain ou tu peux venir la chercher chez moi, si tu préfères. Tu la veux entière ou déjà en purée ?

Nourrir les malades est une bonne action, cela comptera en

ma faveur quand je commencerai à étudier pour de vrai.



Parfois le destin me sourit. Les leçons d'arabe me tombent du ciel.

Il y a quelques semaines j'ai pris un taxi, le nom du chauffeur est affiché à l'intérieur : Rabi Meknes.

C'est un jeune, sa petite frimousse cachée par une grande casquette. Je lui demande :

- Vous êtes Marocain, Monsieur ?

- Comment le savez-vous ?

Nous parlons de langues, de livres, de traductions, il me tend un carnet, je gribouille les noms de sites internet où il trouvera des textes traduits du français et de l'arabe. Comme la circulation est très dense, nous avons tout le temps pour bavarder.

- Combien de langues est-ce que vous parlez ?

- Voyons, anglais, français, espagnol, allemand, italien, le grec et le latin, mais là j'ai beaucoup oublié.

- Et pas l'arabe ? Qu'est-ce que vous attendez ? Mon nom par exemple, *Rabi*, cela veut dire « printemps ». C'est un nom d'homme ou de femme, alors c'est *Rabia*. Mais comment avez-vous deviné que j'étais marocain ?



Un algérien nous invite chez lui. Sur le pas de porte il hésite :
- *Marhaba*, comme on dit.

La délicatesse de ce « comme on dit » me bouleverse. Comme s'il s'excusait de parler devant moi une langue que je ne connais pas. Je lui réponds tout de suite :

- Choukrane !

Comme réponse à sa générosité, c'est un peu pingre. La prochaine fois je ferai mieux, je vous le jure.

New York, Décembre 2008

